

Badjens

Après son succès en librairie, Badjens est adapté à la scène pour faire résonner la voix des Iraniennes.

D'après le roman de Delphine Minoui (éd. Seuil, 2024)

Texte, mise en scène et scénographie Delphine Minoui

Comédienne Alice Rahimi

Chant Hura Mirshekari et Fiona Sanjabi en alternance

2, 4 et 5 juillet : Hura Mirshekari

6-18 juillet : Fiona Sanjabi

19-23 juillet : Hura Mirshekari

Musique Renaud Satre (N9nE)

Création musicale Hura Mirshekari, Fiona Sanjabi et Renaud Satre

Création vidéo Ralph Moussa

Création lumières Crystel Fastré (La Fabrique de Théâtre)

Régie Julie Duquenoy

Administration Nora Daheur

Production Emilie Ghafoorian

Durée : 1h15

Dès 12 ans

4 > 23 JUILLET - 18H40

GENERALE LE 2 JUILLET - 18H40

RELÂCHES LES VENDREDIS 10 & 17

11 • Avignon - Salle 3

11 Bd Raspail 84000 Avignon

Infos & réservation 11avignon.com

Tarifs : 23€ ○ 16€ ○ 11€

Service de presse : Zef

Isabelle Muraour | 06 18 46 67 37 | contact@zef-bureau.fr | www.zef-bureau.fr

Résumé :

*« Bad-jens : mot à mot mauvais genre.
En persan de tous les jours : espiègle ou effrontée »*

Chiraz, octobre 2022. À 16 ans, Zahra, une adolescente iranienne grimpe sur une benne à ordures. Dans son regard, le feu de la révolte. Dans sa main, son foulard. Elle s'apprête à le brûler, en plein cœur du soulèvement Femme, Vie, Liberté. Face aux flashballs des miliciens, sa vie défile en flashback dans sa tête. À commencer par sa naissance non désirée, et ce surnom, "Badjens" ("mauvais genre" ou "effrontée") donné par sa mère. Ce monologue intérieur, cri étouffé devenu chant de révolte et d'espoir, construit sous la forme d'une performance multidisciplinaire, est une adaptation du roman éponyme de la journaliste et écrivaine d'origine iranienne Delphine Minoui (éd.Seuil), en hommage aux jeunes manifestantes iraniennes, à celles parties trop vite, aux autres qui continuent à résister.

Production : Compagnie Ava et Publics & Compagnies

Production exécutive : Fabriqué à Belleville

Production déléguée : Publics & Compagnies

Soutiens : le Théâtre de la Concorde, le Théâtre de Belleville, Les

Trois Baudets (Paris), La Ferme du Buisson (Scène nationale de Marne la Vallée), La Fabrique de Théâtre - Frameries (BE)



Note d'intention / Delphine Minoui

Badjens, c'est d'abord un roman, écrit sous la forme d'un monologue intérieur.

C'est l'histoire d'une jeune Iranienne invisibilisée, qui va tout faire pour retrouver la lumière. C'est un cri étouffé qui se mue progressivement en chant de colère, de révolte et d'espoir. Le silence imposé se remplit peu à peu de mots superposés, échos intimes du passé confrontés à l'urgence du présent.

Ce roman, à la lisière du « slam », entre envolées argotiques et poétiques, est le plus oral de tous mes livres. Je l'ai écrit d'un seul souffle, en pleine révolte iranienne, avec l'envie brûlante de le porter ultérieurement à la scène, pour donner « corps » à *Badjens*, et à toutes les filles iraniennes à travers elle.

Au départ, il y a Zahra, non désirée par son père. Mais il y a aussi « *Badjens* », « mauvais genre » ou « l'effrontée », surnom que lui donne secrètement sa mère comme un rite de passation et de transgression.

Pour faire sentir ce « dédoublement », illustration de la condition des femmes iraniennes (ce va-et-vient permanent entre le « biroun » et « l'andaroun » - dedans et dehors), j'ai imaginé un dispositif à deux « voix » : celle d'Alice Rahimi (voix extérieure) qui incarne *Badjens* au milieu de la scène, et celle de Hura Mirshekari, dont la présence mystérieuse, côté jardin, peut se lire comme une allégorie de la voix intérieure de l'adolescente iranienne (ou de sa mère qui veille discrètement sur elle). Progressivement, les voix se rapprochent et se répondent en ping-pong, jusqu'à ce qu'elles ne forment plus qu'un seul et même cri.

Renaud Satre, musicien et DJ, accompagne cette métamorphose. Installé sur le côté de la scène, il oscille entre incursions sonores (créations musicales intégrant des bruits de manifestations, de slogans, de battements de cœur, d'appels à la prière audacieusement chantés par une femme) et variations à la guitare électrique durant le monologue d'Alice. Sa musique est un paysage sonore et musical, une sorte de troisième voix qui enveloppe les autres voix.

Au fil des chansons, la projection de clips vidéos créés par Ralph Moussa, à partir d'archives et d'images filmées par de jeunes Iraniennes équipées de smartphones, plongent le spectateur dans la « tête » de Zahra/*Badjens* : entre réminiscences, introspections, cauchemars du passés et rêves inachevés.

Badjens est une réaction à la fois journalistique, littéraire et artistique aux événements iraniens. C'est l'écho d'une parole rebelle, contemporaine et audacieuse qui s'élève comme un chant d'émancipation universel au lieu de sombrer dans le pathos.

Biographies :

-D'origine iranienne, lauréate du Prix Albert Londres (2006) et grand reporter au *Figaro*, **Delphine Minoui** couvre depuis presque 30 ans l'actualité du Proche et Moyen-Orient. Après Téhéran, où elle s'installe en 1997, pour y rester dix ans, elle a vécu à Kaboul, Bagdad, Beyrouth, Le Caire, puis Istanbul. De la crise nucléaire iranienne à la chute de Bachar al-Assad, en passant par l'après-11 septembre, l'intervention américaine en Afghanistan et en Irak, les révolutions des printemps arabes, elle a suivi tous les événements de cette région qui lui colle à la peau. Au-delà de ses articles très remarqués, elle a réalisé des documentaires pour la télévision et publié plusieurs récits et romans à succès. Ses ouvrages, *Je vous écris de Téhéran* (Prix du livre Ailleurs, Prix littéraire ESJ-Maison Blanche), *Les passeurs de livres de Daraya, une bibliothèque secrète en Syrie* (Prix des Lectrices ELLE), *L'alphabet du silence* (Prix Constantinople) et *Badjens* (Prix Visionnaires, Who's Who et finaliste des Prix Interalliés, Prix de l'Académie française et Prix FNAC) offrent un autre regard, à la fois tendre et rempli d'espoir, au-delà des habituels stéréotypes. Ils sondent les silences et déjouent les interdits pour redonner la parole aux voix oubliées et étouffées. Depuis plusieurs années, elle mène également une réflexion personnelle sur les différentes formes narratives, à la lisière entre le réel et la fiction, dans un souci de continuer à raconter le monde tel qu'il va, ou ne va pas. En parallèle de ses reportages, elle prépare actuellement une Bande dessinée et travaille comme co-scénariste sur un film de fiction inspiré des *Passeurs de livres de Daraya*. Avec l'adaptation de *Badjens*, sa première mise-en-scène, elle renoue avec sa passion de toujours, le théâtre, pratiqué lors de ses années étudiantes (et durant lesquelles elle dirigea le journal universitaire « Le souffleur » distribué gratuitement dans les universités et grandes écoles).

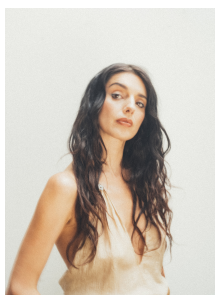


-Comédienne française d'origine afghane, et fille de l'écrivain Atiq Rahimi, **Alice Rahimi** mène une carrière très prometteuse depuis sa sortie du Conservatoire national supérieur d'art en octobre 2020. Vite remarquée, elle joue dans la série *Narvalo* réalisée par Mathieu Longatte pour Canal + et dans *Les Nuits de Mashhad (Holy Spider)* d'Ali Abbasi, présenté au festival de Cannes en sélection officielle. La même année sort la série *Ok Boomer* sur OCS. Au théâtre, Alice Rahimi a marqué le public dans plusieurs pièces, dont "Et puisque partir nous fault", sous la direction de Cécile Feuillet au Théâtre de la Cité Internationale, *La Valise vide* de Kaveh Ayrek, mise en scène par Guilda Chahverdhi au Théâtre de la Ville, ou encore *Ceux qui doutent* et *Hchouma Blues* de Hicham Boutahar du collectif Les Diplomates. En 2024, elle joue également dans la dernière mise en scène de Denis Marleau au Théâtre de la Colline dans une œuvre de Laurent Gaudé intitulée *Terrasses*. Cette même année, elle enregistre le livre audio *Badjens* de Delphine Minoui pour les éditions Cascades, et gagne le prix du public du livre audio francophone de 2025. Depuis, elle prête régulièrement sa voix à des lectures de livres pour les éditions Cascades et Ecoutez Lire (Gallimard). Plus récemment, elle a participé au tournage du nouveau film *Radu Mihaileanu, Tu me diras*, et a joué au Théâtre Gérard Philippe dans *Qui a Peur de Lysistrata?* (un spectacle de la compagnie franco-espagnole *Toujours Après minuit*, entre danse et théâtre).

En février 2022, elle a également co-écrit un livre avec son père, Atiq Rahimi, intitulé *Si Seulement la nuit* et publié chez P.O.L.



- Née en 1985 à Zarand, dans la province iranienne du Sistan-et-Baloutchistan, frontalière du Pakistan et de l'Afghanistan, **Hura Mirshekari** étudie les mathématiques à Zabol avant de poursuivre sa passion pour la peinture. Dans un pays où la voix des femmes est interdite et leur expression artistique largement censurée, ses oeuvres comme ses performances offrent un nouveau langage de résistance et de liberté. Cette artiste engagée, la première à chanter dans son dialecte natal, le Sistani, s'impose rapidement comme une voix hors norme en gagnant très jeune de nombreux prix, et en exposant en Iran et à l'étranger, tout en enseignant les arts plastiques aux jeunes enfants. En 2011, sa peinture, "Regarde-Moi", est l'une des œuvres majeures du festival "Voix de femmes musulmanes" en Californie. En 2015, son tableau, "Après la Guerre", est primé au Festival de la Paix de Téhéran en 2015, avant d'être exposé la même année. Contrainte à l'exil depuis 2016, elle réside aujourd'hui en France et n'a jamais cessé d'explorer de nouvelles formes d'expression artistiques. En 2024, elle sort son premier EP, « Hura » (disponible sur Spotify), fruit d'une collaboration avec le musicien Renaud Satre, dans lequel elle chante dans sa langue sistani : une véritable ode à ce dialecte en voie de disparition. Depuis, elle enchaîne les concerts et performances en France avec des artistes de différents horizons. Elle vient également d'être retenue sur le nouveau projet théâtral de Julie Berès, autour de l'art et de l'exil.



-**Fiona Sanjabi** est une artiste franco-iranienne-italienne qui développe un univers musical onirique, à la croisée du réel et de l'invisible, à mi-chemin entre les « Mille et Une Nuits » et « Alice au Pays des Merveilles ». Sa musique, inspirée par le cinéma, la poésie et les récits d'anticipation, efface les frontières entre Orient et Occident, passé et futur, intime et cosmique. Ses chansons compilées dans l'album *Nuit 566* offrent un temps suspendu, où se mêlent mélodies entêtantes, guitares expressives et claviers aériens. On peut y entendre une voix hypnotique, parfois sombre ou cristalline qui nous plonge dans une atmosphère lynchéenne, proche du rêve ou du vertige. Les chœurs rappellent les B.O des indémodables western spaghetti d'Ennio Morricone. Chanté en français, persan et anglais, *Nuit 566* aborde des thèmes universels tels que l'exil, la quête d'un ailleurs, les amours disparus, le chaos du monde et la liberté intérieure. A cheval entre la chanson et le théâtre, Fiona se produit régulièrement sur scène : après un spectacle très remarqué à la Philharmonie de Paris, elle a envoûtée le Théâtre Marigny en mars 2026.



-N9nE est la somme de toutes les vies du producteur français **Renaud Satre**.

Il construit pièce par pièce une musique électronique profonde, percussive et introspective. Aussi bien guitariste rock (Harmonic Generator), que producteur de bass music (The Fryks), que batteur punk...

Neuf vies représentées en un alias.

Les éléments s'ajoutent tels les pièces d'un puzzle et dévoilent une musique teintée de ses influences allant du métal industriel à la techno underground.

Dans un monde qui nous pousse constamment à définir notre univers, à le figer pour ensuite le partager, sous peine de ne pas être compris. N9nE se pose à contre-courant avec une identité artistique multiple construite à partir de ses origines méditerranéennes, de son passé de rocker, de son amour pour la musique électronique et ses rencontres à travers le

monde... Son premier EP 9staNbul est un instantané d'explorations et d'émotions. On peut y entendre certaines de ses conversations, des sons de la ville et des mélodies mises en forme au travers de ces trois titres composés sur place. Il collabore actuellement avec plusieurs artistes du Proche et Moyen-Orient dont Bashar Murad, Habib Meftah Bouchehri et Hura Mirshekari.

- Artiste multidisciplinaire, chef opérateur et professeur à l'Université libanaise, **Ralph Moussa** a touché à de nombreux métiers du cinéma et a collaboré en tant qu'ingénieur digital à de nombreux longs métrages libanais (L'Insulte de Ziad Doueiri, The sea ahead de Ely Dagher, Broken Keys de Jimmy Keyrouz). Cherchant sa voie d'expression à travers différents projets multidisciplinaires, et spécialisé lui-même en techniques digitales, il combine expertise technique et expression créative, au service d'installations visuelles singulières, explorant l'interaction entre la lumière, l'ombre, et le mouvement.

- **Julie Duquenoÿ** est sortie de sa formation de comédienne à l'école Claude Mathieu avec le spectacle *Citoyen Podekalnikov*, mis en scène par Jean Bellorini. Elle a joué dans *Fuente Ovejuna*, de Lope de Vega mis en scène par Anahita Gohari, et dans *Affreux sales et gentils* de Guillaume Guéraud mis en scène par Patrick Courtois, ainsi que *La Surprise de l'Amour* de Marivaux, version jazz, mis en scène par Aude Macé. Formée parallèlement à la lumière par Jean-Philippe Morin, elle intervient comme régisseuse lumières dans plusieurs théâtres dont le théâtre de Belleville, et le Théâtre Essaïon. Elle réalise la création lumière de nombreuses pièces. Metteuse en scène, elle donne des cours à des amateurs avec lesquels elle monte des spectacles depuis quatre ans.



Pour aller plus loin :

Q/R avec Delphine Minoui

Pourquoi avoir écrit Badjens ?

J'ai été bouleversée par le décès de Mahsa Amini, tuée en septembre 2022 après son arrestation par la police des mœurs pour un voile mal porté. Mais c'est la mort, quelques jours plus tard, de Nika Shakarami, une Iranienne de 16 ans, qui m'a encore plus dévastée. Deux vidéos ont vite émergé sur les réseaux sociaux. Sur la première, on la voit, coupe à la garçonne et pantalon baggy, chanter gaiement devant ses copines. Sur la deuxième, elle brûle son foulard obligatoire en pleine manifestation... quelques minutes avant d'être abattue par les agents du régime. Comment expliquer qu'une fille si jeune, si pétillante, ait pris un tel risque ? Qu'est-ce qui a poussé d'autres adolescentes, après elle, à marcher vers la mort alors qu'elles défendaient justement le droit à la vie ? Pendant des mois, j'ai épluché à titre posthume leurs pages Instagram, leurs chaînes Telegram, leurs vlogs sur YouTube. Grâce à Whatsapp et Google Meet, je suis entrée en contact avec de jeunes Iraniennes à travers le pays. Je me suis imprégnée de cette langue à part, à fleur de peau, où se côtoient émojis et poésie, rage de vivre et pensées parfois suicidaires. J'ai voulu, sous ma plume, faire vibrer leurs mots. Redonner vie à la parole de Nika, de Sarina, d'Armita et de toutes les jeunes victimes du régime militaro-théocratique iranien. Les immortaliser à travers ce monologue fictif. Raconter leur histoire intime puisqu'elles ne sont plus là pour le faire.

La mère de Badjens tient une place importante dans ce monologue. Qu'est-ce qui différencie leurs générations ?

Badjens appartient à la génération Z. C'est une petite-fille de la révolution islamique de 1979 : biberonnée à la propagande religieuse, au culte des martyrs de la guerre Iran-Irak, accro à TikTok et aux réseaux sociaux. Elle a été élevée dans le sentiment permanent de culpabilité et de péché, et en même temps, elle est indomptable : rejetant le mimétisme imposé à l'école, rechignant à mémoriser les versets du Coran de sa grand-mère, dansant sur les tubes rap des chanteurs underground, inventant des stratagèmes pour échapper au contrôle quasi policier de son père. Elle se sent également très différente de sa mère qui, elle, est plus encline à courber l'échine et à accepter les compromis. Sa mère, c'est la génération des réformes politiques à dose homéopathique, des foulards colorés et des mèches rebelles pour contourner le code vestimentaire en vigueur. Badjens, elle, veut tout faire tomber d'un coup : le voile, le régime, les lois rétrogrades où la femme ne vaut que la moitié d'un homme. Mais cette audace-là, elle sait qu'elle la doit aussi à sa mère, discrète complice de son émancipation, qui lui offre en douce la liberté dont elle-même a toujours été privée.

Ce texte, en écho au mouvement « Femme, Vie, Liberté », né après la mort de Mahsa Amini, revient sur la question du foulard obligatoire. Comment votre narratrice, obligée de le porter depuis l'âge de 9 ans, parvient-elle finalement à s'en affranchir ?

Le voile, tout comme le vêtement, est la première enveloppe du corps. C'est une seconde

peau. Forcée de le porter, Badjens perd son identité. Sous son foulard, elle se sent invisibilisée. Elle vit également sous une pression psychologique permanente. Et si son hijab glissait ? Et si elle se faisait arrêter ? À force, elle finit par se créer un double personnage : à la maison, et dans la rue. Elle doit mentir pour survivre. Avec les années, elle apprend à ruser, en se rasant les cheveux ou en vissant une casquette sur sa tête pour assister aux matchs de foot, réservés aux hommes. Ironiquement, les femmes de la génération de sa mère n'ont jamais fait de la question du voile leur priorité. Elles se disaient : battons-nous d'abord pour la liberté, ensuite contre le foulard obligatoire. Depuis la mort de Mahsa Amini, ces deux combats vont de pair. En fait, ils sont inséparables. Les filles de l'âge de Badjens sont beaucoup plus jusqu'au-boutistes, elles rejettent en bloc toute forme de concession. Elles veulent disposer par elles-mêmes de leur propre corps, comme de leur façon de penser. Et pouvoir enfin dire : j'existe !

L'Iran a une longue tradition de la transgression par l'art et la poésie. Badjens, aussi, s'inscrit dans cette lignée-là ?

Il y a 150 ans, l'illustre Tâhereh – dont les poèmes sont censurés en Iran – fut tuée après s'être dévoilée devant une assemblée d'hommes. Plus tard, d'autres poétesses, Forough Farrokhzad ou encore Simin Behbahani ont défié les tabous en vigueur en chantant la liberté, l'amour, le plaisir, parfois l'érotisme. Badjens est l'héritière de cette insubordination contre le patriarcat social et l'instrumentalisation de la politique par la religion. Le combat de sa génération est une sorte de télescopage entre Mai 68 et #MeToo, où les corps et les paroles se libèrent en même temps. Soudain, elle ose dénoncer le harcèlement des hommes et affirmer son droit à exprimer son propre désir, à être fière de sa silhouette, de ses formes, de ses cheveux. Elle insiste : son combat n'est ni pour ou contre l'islam, ni pour ou contre le foulard. Il est contre le foulard obligatoire. Il est pour le droit au choix. Pour mettre à nu ce cri, Badjens utilise les outils de sa génération : quelques vers sur Instagram, des slogans sous forme de graffitis muraux, des tatouages... La peau revit, respire de nouveau, sous l'empreinte de mots, non plus imposés, mais choisis et assumés.

Pourquoi adapter Badjens au théâtre ?

C'est une envie que j'ai ressentie dès le processus d'écriture de Badjens. Ce texte, très différent de mes précédents ouvrages, a jailli ainsi. Très oral, très direct, parfois provocateur. Assise derrière mon bureau, j'imaginai Badjens en plein milieu d'un plateau noir, narrant son histoire, comme un miroir de tant d'autres histoires.

La suite est le fruit de belles rencontres...

Alice Rahimi, que je connais depuis toute petite, m'a bouleversée dans Terrasses, de Laurent Gaudé, mis en scène par Denis Marleau au Théâtre de la Colline. Je cherchais alors la bonne personne pour enregistrer le livre audio. Je me suis dit : c'est elle ! Un mois plus tard, derrière la vitre du studio, dès les premières phrases, c'était comme si mon personnage s'échappait des pages pour renaître sous mes yeux. Alice était « Badjens ». Par sa voix. Par son être. Par son regard.

Avec Hura Mirshekari, rencontrée à Tours, lors d'un événement culturel après la mort de Mahsa Amini, le choix s'imposa également comme une évidence. Son timbre singulier, à la

fois solaire et mystérieux, est une métaphore du chant interdit des Iraniennes, devenu vecteur de rébellion pendant les manifestations du mouvement Femme, Vie, Liberté. A travers ses paroles, chantées dans sa langue natale, le Sistani, Hura redonne vie à toutes les minorités brimées (sociales, ethniques, religieuses) dont le cri solidaire de révolte se fond dans celui des femmes.

Fiona Sanjabi, qui la remplacera lors de ses absences, porte ce même élan-là : à la croisée des cultures et des engagements, cette artiste d'une grande sensibilité m'a tout de suite fascinée par son univers musical, à la fois intime et porteur de mille et un échos.

A la fois DJ et guitariste électronique, ultra-sensible à la diversité culturelle et aux sonorités, toujours à cheval entre tradition et modernité, Renaud Satre s'est imposé comme la personne idéale pour accompagner ce projet emblématique de la Génération Z iranienne.

Ralph Moussa, récemment rencontré à Beyrouth à travers une performance exceptionnelle au Metro Madina, apporte, pour sa part, une texture visuelle à ce projet : ses créations vidéos offrirent une sorte d'envers du décors, méli-mélo d'images brutes, digitalisées et retravaillées comme si le spectateur plongeait directement dans la tête de Badjens.

Les extraits du livre choisis (un quart du texte d'origine), dont certains passages ont été réécrits pour la scène, se juxtaposent au chant, à la danse, et aux vidéos pour laisser parler les corps, les cœurs, mais aussi les silences.

Prix :

Le texte a reçu le Prix Who's Who 2025, le Prix Les Visionnaires 2025, le Grand prix du livre Humaniste - Muma, le Prix du Roman Métis des lycéens 2025 et le Prix du Public du Grand prix du livre audio 2025

Badjens a également été finaliste du Grand Prix du roman de l'Académie Française 2025 et du Prix du Roman Fnac 2024.